

CRITIQUE DE L'INTERPRETATION POLINIENNE DU TOTALITARISME

Dr OBOUMOU Ibrahim

Assistant au Département de Philosophie
Université de Cocody-Abidjan (Côte d'Ivoire)

RESUME

L'interprétation polinienne du totalitarisme, qui part de la double incapacité, théorique d'une part, et politico-sociale de l'autre, des diverses lectures du phénomène totalitaire à en saisir la différence de nature d'avec les autres formes de despotisme, finit par concevoir le totalitarisme, sur un plan philosophique, comme la tyrannie de tous sur tous entretenue par le zèle de ses victimes. Or, une analyse minutieuse de cette interprétation révèle une vision erronée de la question totalitaire. La détermination des mécanismes d'une telle vision et leur critique ouvrent la voie à une nouvelle problématique, qui aboutit à une thèse à deux propositions : la première proposition pose qu'au moins l'interprétation arendtienne, de toutes celles revues par Polin, saisit de différence de nature entre les autres formes de despotisme et le despotisme totalitaire. Mais si cette proposition est valide, cela conduit à une seconde proposition selon laquelle c'est sur le plan politico-social que la nature du totalitarisme peut être objectivement saisie.

Mots clés : Despotisme , Dictature, Empirisme, Essence, Idéologie, Nature, Opinion, Planification, Pouvoir, Principe, Structure en oignon, Subjectivisme, Terreur, Totalitarisme, Tyrannie, Violence.

ABSTRACT

The polin's interpretation of totalitarianism which goes from the double incapacity, theoretical on one hand ; socio-political on the other, of the diverse interpretation of the totalitarian phenomenon to catch the difference of nature with the other kind of despotism, ends to conceive totalitarianism, on a philosophical aspect, like the tyranny of all on all maintained by the zeal all its victims. But, a careful analysis of this interpretation reveal a wrong vision of the totalitarian question. The determination of the mechanic such a vision and their critical pave the way to a new problematic, that ends with a double proposal thesis : the first proposal states that at least the

Arendt's interpretation ; of all these reviews by Polin, catch the difference of nature between the other kind of despotism and the totalitarian despotism. But if this proposal is valid, it will lead to a second proposal according to which it is on the socio-political planning that the totalitarianism nature may be objectively understood.

Key words : *Despotism, Dictatorship, Empirism, Essence, Ideology, Nature, Opinion, Planning, Principle, onion, structure, Subjectivism, Terror, Totalitarianism, Tyranny, Violence.*

INTRODUCTION

Le problème essentiel auquel on est confronté lorsqu'on aborde la question totalitaire peut être saisi comme suit : y a-t-il une différence de nature entre les autres formes de despotisme telles que la tyrannie, la dictature et le despotisme totalitaire ? Autrement dit, le problème que soulève toute analyse du phénomène totalitaire est celui de sa spécificité par rapport aux autres types de despotisme. Le problème ainsi posé a donné lieu à diverses interprétations de type politique, économique et idéocratique du fait totalitaire qui, nonobstant leur diversité, se reconnaissent, selon Polin, à deux constantes. Primo, aucune d'elles ne parvient à saisir la spécificité du totalitarisme, de différence de nature entre celui-ci et les autres formes de despotisme. Secundo, aucune non plus n'est pertinente confrontée à la réalité socio-politique. Pour ce faire, Polin propose une nouvelle conception du totalitarisme qui en fait une tyrannie de tous sur tous entretenue volontiers par ses propres victimes; tyrannie qui est, en dernière analyse, le fruit de la haine, d'une haine généralisée qui prend pour victime le compatriote le plus immédiat.

Or, à l'analyse, l'interprétation polinienne du phénomène totalitaire – les raisons qui fondent sa conception et cette conception elle-même – révèle une vision erronée de la question totalitaire. Quels sont les mécanismes de cette vision ? Quelle critique peut-on en faire ? Mais, déterminer les mécanismes de cette vision et en faire une critique, c'est tout à la fois nous donner la voie libre pour une nouvelle formulation de la question. Et cette nouvelle formulation de la question conduit à substituer à la problématique polinienne de l'incapacité théorique et socio-politique des diverses lectures relatives à la nature du totalitarisme, une problématique de la prise en compte et de l'exposé effectif de cette nature par au moins une des lectures incriminées par Polin, notamment par celle de Arendt. Mais si cette proposition se trouve justifiée selon laquelle la théorie arendtienne du totalitarisme a toujours

démontré cette différence de nature entre celui-ci et les autres formes de despotisme, alors cela revient à dire que le plan politico-social s'offre comme le plan adéquat pour saisir la nature du totalitarisme. Ces deux propositions, qui constituent les deux termes de la thèse défendue dans ce travail, sont développées dans la deuxième partie. La première partie, quant à elle, se préoccupe, pour l'essentiel, de saisir les mécanismes de la vision erronée de Polin et d'en faire la critique.

I.- LA VISION ERRONÉE DE LA QUESTION TOTALITAIRE

Le totalitarisme et *L'esprit totalitaire* sont les ouvrages majeurs de Claude Polin relatifs à la question totalitaire. Dans ces ouvrages, mais surtout dans le premier cité, il énonce non seulement sa thèse, mais il donne également les raisons qui autorisent la nouvelle conception du totalitarisme qu'il propose. Or, à bien scruter cette interprétation – la thèse et les raisons qui la sous-tendent –, elle révèle une vision erronée du fait totalitaire et des écrits qui tentent de le saisir tel qu'il est en lui-même. La tâche essentielle de cette partie du présent travail est de démontrer les mécanismes de cette vision et d'en faire une critique. Mais avant, présentons brièvement l'interprétation polinienne du totalitarisme.

A.- L'interprétation polinienne du fait totalitaire : raisons et position

L'interprétation polinienne du totalitarisme, telle que cela ressortit à une analyse du *totalitarisme*, présente une double structuration. Elle énonce, d'une part, les raisons qui fondent son analyse du phénomène totalitaire, et d'autre part, elle donne sa position du fait totalitaire.

1.- Les raisons d'une nouvelle conception du totalitarisme

L'intérêt de Claude Polin pour la question totalitaire procède de deux raisons fondamentales, plus précisément de deux échecs. Il s'agit, primo, d'un échec d'ordre théorique et secundo, d'un échec d'ordre politico-social. L'échec d'ordre théorique renvoie à l'incapacité des interprétations précédentes à saisir l'intelligibilité, essentiellement la nature du totalitarisme. Ni l'interprétation politique du totalitarisme de théoriciens tels que Carl Friedrich, Raymond Aron, Julien Freund, Alain Glücksmann, ni l'interprétation par l'étatisation de l'économie de Friedrich Von Hayek, ni les interprétations « idéocratiques » de Rauschnig et de son héritière Hannah Arendt, ne parviennent, en effet, selon Polin, à saisir le totalitarisme dans sa spécificité mis en rapport aux autres formes de despotisme connues jusqu'alors. Telle est la conclusion qu'il tire à la fin du chapitre II de son

ouvrage *Le totalitarisme* : « De cette revue des différentes interprétations du phénomène totalitaire, dit-il, une conclusion se dégage avec assez de netteté : elles sont beaucoup moins différentes en réalité qu'elles ne le sont en apparence, et aucune ne parvient à voir de différence de nature entre n'importe quelle forme de despotisme et le despotisme totalitaire »¹.

Le second échec, d'ordre politico-social, quant à lui, s'explique par l'incapacité, l'inaptitude des différentes interprétations à rendre compte de ce que livre l'observation. En effet, dit-il : « confrontée à la réalité, la description traditionnelle des régimes totalitaires apparaît pécher tantôt par excès, tantôt par défaut. Par excès lorsqu'elle accorde à des régimes qui sont des dictatures tous les caractères d'un régime totalitaire. Par défaut, lorsqu'elle n'identifie dans un régime totalitaire que les caractères qui sont ceux de toutes les dictatures : elle finit par constituer un lit de Procuste conceptuel, tantôt étirant, tantôt rétrécissant la réalité pour la conformer à soi »². Voilà exposés les deux échecs, du moins, les deux raisons qui autorisent Polin à repenser la question de la nature du totalitarisme.

2.- L'essence du totalitarisme selon Polin

Après avoir écarté les interprétations politique, économique et idéologique du fait totalitaire, Claude Polin en vient à énoncer sa compréhension du totalitarisme, mais aussi l'approche qui permet d'y parvenir. Pour lui, contrairement aux interprétations précédentes, le totalitarisme ne peut être saisi dans ce qu'il est en propre qu'à être considéré comme un objet de la science philosophique. Il déclare à cet effet : « comme la révolution française (...), [le totalitarisme] n'est pas d'abord un fait politique ou social (...), ce n'est qu'au plan philosophique qu'il peut être compris »³. Et partant de ce plan, Claude Polin finit par définir le totalitarisme comme la victoire de l'Universel sur le Particulier, du tout sur les parties. C'est ainsi qu'il affirme qu'« une société est totalitaire lorsqu'elle tend à se donner en tant que telle, c'est-à-dire en tant que totalité de ses membres, pour supérieure à n'importe laquelle de ses parties, sur laquelle le tout entend du même coup exercer un pouvoir total, en lui déniait tout droit à se poser en face de lui comme un être à part entière, en le condamnant à l'évanescence d'une transparence totale »⁴. En clair, le totalitarisme, c'est l'avènement de l'homme socialisé : un homme qui n'est que ce que tous les autres veulent qu'il soit ; un homme socialement déterminé, orienté, aux actes et aux pensées conditionnés, régis par les autres.

Cependant, cet homme qui ne peut rien être d'autre que ce que les autres, pris comme un tout, veulent qu'il soit, est, en même temps, préoccupé par les recommandations de son intérêt personnel dont la satisfaction crée un état de guerre ouvert de tous contre tous. En tout cas, « *dans une société où tous dépendent de tous, et où chacun cherche à se tailler la part du lion, on ne peut espérer avoir sa part et a fortiori une part plus grande que celle du voisin, que si l'on a su d'abord être en position de la lui arracher* »⁵. Dans une telle mesure, le totalitarisme se pose comme un pouvoir tyrannique à caractère horizontal. Le pouvoir totalitaire, c'est en effet « *la tyrannie de tous sur tous : le vrai fondement du pouvoir de ceux qui sont au sommet de la hiérarchie, c'est le pouvoir de ceux qui en forment la base. La société totalitaire ne se fait pas de haut en bas, mais de bas en haut, chacun de ses degrés, chacun des pouvoirs intermédiaires résultant de la concurrence de tous pour acquérir du pouvoir sur les autres* »⁶. Autrement dit, la nature du totalitarisme est d'être le fait des masses elles-mêmes, d'être une horreur enracinée, en dernière analyse, et entretenue par le zèle de ses victimes.

L'on voit dès lors se dessiner le principe d'un tel pouvoir politique. Un pouvoir essentiellement caractérisé par « *la concurrence de tous pour acquérir du pouvoir sur les autres* » ne peut être mû que par la haine. Claude Polin ne dit rien d'autre qui déclare que « *le totalitarisme (...) en un mot, c'est à la place de l'amitié en laquelle les anciens voyaient le principe de toute société, le triomphe de la haine dans le cœur de chacun, cette haine que tous les dissidents russes reconnaissent pour être le dernier sentiment et le plus durable qui demeure en l'homme, quand il a vécu assez longtemps l'enfer totalitaire* »⁷. Telle est l'interprétation polinienne du phénomène totalitaire. Or, à l'analyse, cette interprétation, c'est-à-dire la position de l'auteur et les raisons qui la sous-tendent, révèle une vision erronée de la question totalitaire. Quelles sont les formes de cette vision, quels en sont les mécanismes et quelle critique peut-on en faire ?

B.- La vision erronée de Polin

1.- Les formes de la vision

L'interprétation polinienne du totalitarisme telle qu'exposée dénote une vision erronée du fait totalitaire. Par vision erronée, il faut entendre une vision, une analyse précipitée, pleine d'erreurs, une analyse qui ne va pas au fond de la chose elle-même, précisément de la question totalitaire. En tant que précipitée, cette analyse revêt, au moins, deux formes. Elle se manifeste, d'une part, comme confusion et d'autre part, comme approximation, superficialité.

La première forme que prend la vision erronée de Polin : la confusion, caractérise l'objet même de sa recherche. Alors qu'il avait en vue de démontrer, dans la revue des différentes interprétations du phénomène totalitaire, que ces interprétations n'arrivent pas « à voir de différence de nature » entre le totalitarisme et les autres formes de despotisme, Polin finit par faire le procès, non de la nature, mais du principe du totalitarisme chez les différents interprètes de la question. Son analyse de la nature du totalitarisme, chez Arendt notamment, expose plutôt le principe du totalitarisme qu'autre chose. Selon Polin, en effet, Arendt, après Rauschning dont elle serait l'héritière, propose une analyse idéologique du totalitarisme qui, « pour séduisante qu'elle puisse être, parce qu'elle repose sur l'intuition d'une différence de nature entre despotisme et totalitarisme, cette analyse, comme celle qui l'inspire, n'en comporte pas moins une faiblesse : en faisant du nihilisme le ressort du totalitarisme, elle met en quelque manière entre parenthèses le contenu même des idéologies qui ont donné naissance à des régimes totalitaires ; elle leur reconnaît une fonction (être un mythe moteur) mais non une valeur intrinsèque. Cela signifierait-il que toute idéologie est intrinsèquement totalitaire ? Mais alors pourquoi les hommes éprouvent-ils le besoin de croire en des idéologies ? Et s'ils n'y croient pas, alors ce n'est pas dans l'idéologie qu'il faut chercher le ressort du totalitarisme, mais dans le pouvoir de ceux qui cherchent à l'imposer... »⁸

Malgré la pertinence plus ou moins avérée des interrogations qu'il pose, l'idéologie n'est pas la nature mais « le ressort » du totalitarisme. Par « ressort », il faut entendre, aux dires de Polin lui-même : principe. Ce passage de *Le totalitarisme* l'illustre bien. Il dit en substance ceci : « A vrai dire, le chapitre précédent [celui concernant la description du totalitarisme tel qu'il est dans la réalité] donne tous les éléments qui sont nécessaires à la description adéquate d'un régime totalitaire : mais décrire un régime ce n'est pas seulement en identifier les caractères essentiels, c'est-à-dire en définir la nature, c'est encore en comprendre le ressort, c'est-à-dire en saisir le principe »⁹, (c'est nous qui soulignons).

Ainsi, nonobstant la différence, la distinction nette, qu'il sait, qui sépare la nature du principe du totalitarisme, Polin tombe dans une confusion lorsqu'il expose la nature de ce régime chez Arendt ; il finit par exposer le principe du totalitarisme et non sa nature chez Arendt. La conclusion qu'il tire à la fin du chapitre deuxième de *Le totalitarisme* et qui fait état d'une incapacité des différentes interprétations qu'il a analysées à saisir de différence de nature entre le despotisme totalitaire

et les autres types de despotisme, finit en une analyse du principe du totalitarisme, en ce qui concerne Hannah Arendt. Que l'idéologie soit le principe et non la nature du totalitarisme, qu'elle soit plus précisément un ersatz du principe du totalitarisme, Arendt le signifie clairement : « *Ce dont a besoin le règne totalitaire pour guider la conduite de ses sujets, c'est d'une préparation qui rende chacun d'entre eux apte à jouer aussi bien le rôle de bourreau que celui de victime. Cette préparation a deux visages, substitut d'un principe d'action, est l'idéologie* »¹⁰. Voilà exposée la première forme de la vision erronée de Polin du totalitarisme : la confusion.

La seconde forme de cette vision, quant à elle, n'est rien d'autre que l'approximation, la superficialité. Générale, cette approximation concerne la théorie elle-même que les raisons qui la fondent. La superficialité au niveau des raisons touche particulièrement au traitement fait à ce qu'on pourrait appeler avec Polin « *le plan politico-social* »¹¹. Il estime, en effet, que comme les différentes théories des interprètes du phénomène totalitaire ne sont pas conformes à la réalité de « *nombre de régimes politiques [qui], dans le passé récent ou de nos jours encore, passent couramment pour totalitaire* »¹², alors le plan politico-social lui-même, qui contredit ces différentes théories, n'a aucune pertinence. C'est ainsi qu'il déclare : « *A vrai dire, ce n'est pas seulement par son contenu que [les] explications pêchent, c'est beaucoup plus sur le plan auquel elle se situe* »¹³. C'est pourquoi, justement, propose-t-il le plan philosophique comme le paradigme idéal pour mieux cerner la nature du totalitarisme.

Cependant, le fait que des théories n'arrivent pas à comprendre ou à rendre compte d'un fait social total ne signifie pas que ce fait ne saurait vraiment être compris d'après une méthode politico-sociale. Cela signifie plutôt que l'observation empirique qui fonde la théorie est erronée. En tout cas, la désuétude de la définition classique du totalitarisme confrontée à la réalité totalitaire, du moins de la définition aronienne du totalitarisme que Polin tient pour représentative de la définition traditionnelle du phénomène totalitaire, n'implique nullement une négation du plan socio-politique. Le fait justement que Polin ait utilisé ce plan pour infirmer les différentes interprétations du fait totalitaire, le fait qu'il ait rapporté les différentes interprétations proposées de la nature du totalitarisme à la réalité socio-politique de nombre de ces régimes tenus pour totalitaires, pour juger de leur pertinence, témoigne effectivement de ce que ce qui est en cause n'est nullement le plan, mais le contenu de ces diverses interprétations, si vraiment quelque chose est en cause.

D'ailleurs les raisons que Polin avance pour justifier le changement de paradigme qu'il opère, sont liées moins à une quelconque difficulté due à l'approche socio-politique, qu'au simple fait que les premiers témoins du totalitarisme se soient situés sur le plan philosophique. « *Il est gratifiant, dit-il, pour le philosophe de constater que c'est précisément le plan sur lequel se sont placés les premiers témoins à charge de la réalité totalitaire que sont des Soljenitsyne, des Chafarevitch, ou des Zinoviev* »¹⁴. Ainsi, si Polin délaisse le plan politico-social au profit du plan philosophique, c'est moins pour une quelconque difficulté liée à celui-là qu'à la simple préférence de celui-ci ; mais c'est aussi parce que « *l'opinion publique commence (...) à s'éveiller* » que la saisie du totalitarisme en ce qu'il est en soi passe par une analyse philosophique plutôt que sociale ou *politique*¹⁵. De tels arguments à l'évidence ne suffisent pas à infirmer le plan socio-politique. Ce faisant, le changement de paradigme opéré est superficiel, surtout qu'il vient d'un philosophe s'appuyant sur l'opinion pour se justifier.

En ce qui concerne l'élaboration de la théorie elle-même, l'approximation apparaît dans la partialité qui sous-tend l'analyse des différents régimes totalitaires reconnus comme tels par Polin et qui conduit pour ce fait même à une théorie partielle du totalitarisme. En effet, Polin reconnaît que de tous les régimes despotiques admis pour totalitaire tels que le régime du Docteur Salazar, le régime de Franco, le péronisme, le fascisme italien, le nazisme, le communisme, etc., seuls le nazisme et le bolchévisme sont à proprement parler totalitaires. Cette position se trouve affirmée respectivement aux pages 61 et 78 de *Le totalitarisme*. Polin déclare à la page 61 ceci : « *Beaucoup plus que le régime mussolinien, et alors que jamais il ne s'intitula totalitaire, le national-socialisme paraît répondre à la définition consacrée de ce type de régime* », tandis qu'à la page 78, il affirme que « *s'il est enfin un régime auquel la définition classique d'un régime totalitaire semble convenir en tout point, c'est le régime communiste, tel au moins qu'il s'incarne dans la Russie soviétique* ».

Cependant, même s'il reconnaît que le nazisme et le communisme sont les seuls régimes totalitaires que l'humanité ait jamais connus, Polin délaisse, en fin de compte, le nazisme au profit du communisme seul dans l'élaboration de sa théorie à caractère philosophique du totalitarisme. La raison de ce choix tient au simple fait que le totalitarisme communiste est « *le seul totalitarisme qui vit encore sous nos yeux* »¹⁶. Mais procéder ainsi, écarter le totalitarisme nazi, alors même qu'il a été analysé précédemment et reconnu comme tel, dans l'élaboration d'une théorie censée révéler la nature du totalitarisme pris

comme un tout, est arbitraire. La partialité liée à une telle manière de procéder ne peut conduire qu'à la saisie du totalitarisme communiste et non à la saisie du nazisme, de son contraire. Claude Polin lui-même reconnaît que « *le nazisme et le communisme sont (...) comme des frères en totalitarisme, mais comme des frères ennemis* »¹⁷. Dans ce cas, comment penser, suivant la loi des contraires, que ce qui peut convenir à l'un le sera aussi pour l'autre ? Comment satisfaire l'un sans négliger l'autre ? Ainsi, la partialité qui sous-tend l'analyse du fait totalitaire chez Polin est aussi ce qui explique le caractère partiel de sa théorie. Car la haine du prochain, qui commence par son compatriote le plus immédiat, qu'il tient pour le principe du totalitarisme, ne caractérise fondamentalement que le communisme et apparaît comme un épiphénomène pour le totalitarisme *nazi*¹⁸.

En définitive, la vision erronée du totalitarisme et des écrits sur la question prend, chez Polin, deux formes. Elle est confusion d'une part, et d'autre part, elle se révèle comme approximation, c'est-à-dire à la fois comme superficialité dans la théorie elle-même que dans ses raisons. Cependant, quels sont les mécanismes de cette vision ? Ou encore, quelles sont les raisons qui permettent de la comprendre ? Et quelle critique peut-on en faire ?

2. La signification de la vision erronée de Polin

Deux raisons fondamentales, du domaine de l'histoire des idées et du domaine de l'histoire des sciences, permettent de comprendre la vision erronée de Polin. Il y a, d'une part, une approche purement subjectiviste de la question totalitaire et des écrits subséquents. D'autre part, il y a le recours au sens commun et la confiance excessive en sa méthode. Tandis que l'approche subjectiviste permet de comprendre la vision erronée de Polin sous sa forme de confusion, le recours au sens commun, quant à lui, met essentiellement en exergue la signification de l'approximation : second caractère de la vision erronée de Polin.

Le triomphe du subjectivisme est un fait purement moderne. Cela ne veut pas dire que l'origine philosophique du concept de sujet proprement dit soit à chercher dans la Modernité. Ce concept remonte certainement à Socrate aux dires d'un des plus grands critiques du subjectivisme moderne : Horkheimer. Seulement pour Socrate, « *la raison et ses verdicts ne constituaient pas de simples noms ou conventions, mais reflétaient la véritable nature des choses. Ses enseignements pouvaient être négativistes ; ils impliquaient néanmoins l'idée d'une vérité absolue et ils étaient présentés comme des connaissances objectives et presque*

des révélations »¹⁹. Ce qui se passa à l'époque moderne, moment de l'épiphanie du concept de sujet, c'est que la raison cessa d'être le pouvoir de connaissance universelle, la possibilité de refléter l'ordre objectif des choses et d'interroger les fins substantielles. Elle s'est transformée, par sa force *sui generis* : la dialectique, en une simple faculté de coordination fonctionnelle visant désormais à l'efficacité et non plus à la vérité.

Ainsi, le triomphe du subjectivisme à l'époque moderne renvoie au triomphe de la raison purement instrumentale, c'est-à-dire au triomphe de ce type de raison pour lequel le contenu objectif des mots comme des actes devient relatif, sans importance véritable. Aussi se caractérise-t-il principalement par la dissolution de tout contenu *objectif*²⁰, par l'amalgame d'expressions au contenu hétéroclites et par le manque de *nuances*²¹. Et c'est l'usage par trop prononcé d'une telle raison par Polin qui permet de comprendre cette vision erronée, du moins confuse de la nature du totalitarisme chez ses prédécesseurs notamment chez Arendt. Car Polin, quoique reconnaissant la différence essentielle, conceptuelle qui sépare la nature du principe d'un régime politique, dissout, en définitive, le contenu objectif des termes nature et principe, lorsqu'après avoir posé l'idéologie comme le ressort du totalitarisme chez Arendt, il en arrive à une conclusion qui la présente, en fin de compte, comme la nature du régime du même nom, c'est-à-dire comme son caractère essentiel. Mieux, il fait parfois montre d'un manque de nuances véritable lorsqu'il finit par faire « *des caractères dominants* », le « *principe génétique* », du *totalitarisme*²², alors que caractère signifiait aussi nature chez lui.

En tout cas, l'analyse de Polin portant sur la nature du totalitarisme chez ses prédécesseurs, notamment chez Arendt, porte la marque de la raison subjective. Le jugement que Horkheimer porte sur la théorie de la connaissance de Locke convient, en tout point, à l'analyse polinienne de la nature du totalitarisme. Cette analyse est, en effet, « *un exemple de cette perfide lucidité de style, qui, amalgame les contraires [ou les oppositions] en estompant simplement les nuances qui les différencient. Il ne se souciait guère de marquer trop clairement la différence entre* »²³ le principe et la nature du totalitarisme chez Arendt. Telle est la première justification que l'on peut donner pour éclairer la vision erronée de Polin du fait totalitaire. Mais cette raison fondée sur le triomphe du subjectivisme permet de comprendre la première forme de la vision erronée de Polin. Aussi est-ce au recours à la *doxa* et à sa forme sophistiquée : l'empirisme de rendre compte du second aspect de la vision erronée de Polin.

La seconde forme de la vision erronée de Polin : l'approximation, se comprend, en effet, rapportée au recours systématique et à la confiance aveuglée, excessive en la *doxa* comme en une source fiable de connaissance, et au type de science censée lui correspondre : l'empirisme. Que faut-il entendre lorsqu'il justifie sa grille de lecture du totalitarisme par l'éveil de la *doxa* si ce n'est que celle-ci est capable de formuler une connaissance rationnelle. Ce faisant il pose que la *doxa* a un degré de scientificité aussi fiable, sinon plus fiable que celui des sciences constituées, qu'elle est même capable de l'emporter dans une lutte épistémologique du totalitarisme sur les sciences politiques et la sociologie. Car c'est bien après avoir exposé la nature du totalitarisme selon ces diverses sciences que Polin fait recours à « l'opinion publique ». Par cet acte, il s'oppose à toute cette tradition de pensée philosophique qui, depuis Parménide, pense qu'il n'est de connaissance possible que lorsque l'homme se détourne de la voie de l'opinion pour suivre celle de la vérité. En tout cas, pour cette tradition, la connaissance n'est possible qu'en tant que rupture d'avec le monde des apparences, monde de l'opinion mais aussi de l'illusion par excellence. Cette rupture est ce que symbolise chez Platon l'éblouissement que connaît le prisonnier libéré de ses chaînes et qui intervient dans le processus de montée du monde sensible vers le monde intelligible et dans le processus *contraire*²⁴.

Cependant, ce n'est pas seulement en philosophie que la connaissance exige une rupture avec l'opinion. La sociologie et les sciences politiques incriminées par Polin, connaissent aussi cette *rupture*²⁵, qui est en fait, un trait commun à toutes les sciences constituées et un présupposé pour tout type de connaissance. Ainsi en exaltant le sens commun, Polin oublie que non seulement « *l'opinion publique n'existe pas* »²⁶, mais aussi qu'elle ne pense pas. Elle ne saurait donc être un facteur de connaissance sinon qu'à produire des superficialités, des insuffisances et des confusions. Mais en recourant à l'opinion, en la considérant comme une source véritable de connaissance, cela aboutit à l'exaltation de l'empirisme comme seule science digne d'intérêt parce que fondée sur l'observation, ce qu'on voit et entend, parce que répondant à la manière d'être, de percevoir de la *doxa*.

Contrairement donc à l'assertion qui postule une rupture entre l'opinion, la connaissance spontanée et l'empirisme à cause de la haute technicité des techniques de celui-ci, Polin établit un pont entre les deux notions et conçoit, en définitive, l'empirisme comme « *une forme sophistiquée de [la pensée] spontanée* »²⁷. L'usage qu'il fait de son sujet

d'étude confirme une telle interprétation. Ecarter le nazisme au profit du communisme dans une étude qui vise à saisir le totalitarisme comme un tout, au motif que celui-là n'existant plus, ne peut donc être mesurable, connaissable, c'est faire preuve en effet d'un esprit entaché d'empirisme. Mais comme le disent Jean-Pierre Cot et Jean-Pierre Mounier : « *A trop attirer l'attention sur ce qui se mesure on ne voit qu'une partie de la réalité sociale, on lui attache une importance démesurée* »²⁸. Dans le cas de Polin, cela revient à subsumer le communisme en totalitarisme pur et simple et à négliger ainsi l'autre facette qui pourrait lui donner tout son sens. Cette façon d'opérer serait pertinente si nazisme et communisme n'étaient pas « *comme des frères ennemis* », mais plutôt des « *jumeaux* », c'est-à-dire des régimes identiques. Mais comme Polin lui-même démontre qu'il n'en est pas ainsi d'autant plus que nazisme et communisme ont une nature et un principe différents l'un de l'autre, une telle méthode ne peut que conduire à une théorie partielle du totalitarisme, qui fait du principe du communisme : la haine, le principe du totalitarisme dans son entier, donc le principe du nazisme aussi. Ce qui n'est nullement le cas ainsi que Polin le saisit quand il déclarait que l'idéologie est le principe du totalitarisme nazi.

Ainsi, écarter un régime totalitaire reconnu comme tel, parce qu'il n'est plus au moment de la saisie du totalitarisme comme un tout, alors qu'on prétend saisir l'essence du totalitarisme et non d'un type de totalitarisme ne saurait convaincre. S'il s'agit en effet de comprendre le totalitarisme, de connaître sa nature, l'argument espacio-temporel ne saurait prévaloir, puisque, comme ne cesse de le répéter Arendt, l'homme est contemporain de ce qu'il comprend, fut-ce quelque chose de passé. En tout cas, que le totalitarisme nazi, au moment de l'analyse de Polin, soit passé, cela ne l'empêcha pas de l'analyser, de le comprendre dans sa revue des régimes politiques tenus pour totalitaire. Evacuer purement et simplement l'un des deux totalitarismes ennemis, dans la tentative de saisir ce qu'est le totalitarisme en lui-même, ne peut permettre de satisfaire l'exigence de l'entreprise, d'atteindre le but escompté et de satisfaire en même temps la connaissance véritable qui se veut d'être éternelle, c'est-à-dire toujours actuelle.

Voilà exposés la vision erronée de Polin relative à la question totalitaire, les mécanismes de cette vision, c'est-à-dire les raisons qui permettent de la comprendre et leur critique. Mais procéder ainsi, c'est nous donner la voie libre pour justifier une nouvelle formulation de la question, condition sine qua non d'une juste interprétation du totalitarisme. Y a-t-il une seule

des interprétations du fait totalitaire qui en saisit la différence de nature d'avec les autres formes de despotisme ? Quelle est cette interprétation et en quoi réside cette différence ? Telle est, pour l'essentiel, la tâche de la deuxième partie de répondre à ces préoccupations.

II.- LA JUSTE INTERPRÉTATION DU TOTALITARISME

Les interrogations ci-dessus formulées permettent de substituer à la problématique polinienne de l'incapacité théorique et politico-sociale des différentes interprétations du phénomène totalitaire à en saisir la différence de nature d'avec les autres formes de despotisme, une problématique de l'exposé effectif de cette nature par au moins une des interprétations incriminées, notamment par l'interprétation de Hannah Arendt. Que la théorie arendtienne du totalitarisme, depuis *Les origines du totalitarisme* à *La nature du totalitarisme*, n'ait eu d'autre souci que de montrer et de démontrer la spécificité du totalitarisme par rapport aux autres formes de despotisme telles la tyrannie et la dictature, telle est la première proposition de la position défendue dans ce travail. Mais si cette proposition se trouve justifiée, cela revient à dire que le plan politico-social s'offre comme le paradigme adéquat de saisie de l'essence du totalitarisme. Telle est la seconde proposition de la position défendue.

A.- La théorie arendtienne du totalitarisme : une interprétation originale de la nature du totalitarisme

De toutes les interprétations du phénomène totalitaire passées en revue par Claude Polin, celle de Arendt, notamment, révèle une différence de nature entre le totalitaire et les autres formes de despotisme. C'est pourquoi Bernard Vasseur dit d'elle qu'« *elle est la théoricienne la plus fameuse* »²⁹ du totalitarisme. Fameuse, elle l'est par l'originalité de son œuvre sur la question totalitaire. Et cette originalité tient, entre autres, à deux choses : il y a d'une part, le fait que le totalitarisme représente « *l'avènement central autour duquel Arendt tracera le cercle de sa réflexion* »³⁰. D'autre part, pour ce qui nous concerne, il y a le fait qu'elle est la première à concevoir le totalitarisme comme un événement, c'est-à-dire comme un régime politique entièrement nouveau, radicalement différent de tous ceux que la tradition de pensée occidentale connaît et reconnaît. Elle dit, en effet, ceci : « *Dans les chapitres précédents nous avons à plusieurs reprises souligné que les moyens de la domination totale ne sont pas seulement plus radicaux, mais que c'est le totalitarisme qui diffère par essence des autres formes d'oppression politique que nous connaissons, tels le despotisme, la tyrannie et la dictature* »³¹. Ainsi, la

théorie arendtienne du totalitarisme reconnaît une différence de nature entre le totalitarisme et le despotisme sous toutes ses formes. Quelle est cette différence de nature, ou ce qui revient au même, quelle est la spécificité du totalitarisme ?

1.- L'ESSENCE DU TOTALITARISME CHEZ ARENDT : TERREUR CONTRE VIOLENCE

La spécificité du totalitarisme, par rapport aux autres régimes politiques connus jusqu'alors dans l'histoire de l'humanité, tient en ces termes : « si la légalité est l'essence du régime non tyrannique et l'absence de lois celle de la tyrannie, alors la terreur est l'essence de la domination totalitaire³² ». En clair, pour Arendt, ce qui fait le totalitarisme, sa nature, et qui le distingue des autres régimes politiques despotiques, c'est la terreur. Mais la terreur, ce n'est pas la simple violence dont use le tyran pour assurer la tranquillité de son règne. Elle ne prend donc pas fin quand le despote est assuré de lier l'âme au même titre que la langue, c'est-à-dire d'assurer la tranquillité de son règne. Certes en la terreur, il est une part de violence, en ce sens que, les dirigeants totalitaires suppriment, à leur début, les opposants. Mais cette violence, en vérité, est encore pré-totalitaire qui vise à supprimer toute opposition. Ce passage tiré de *La nature du totalitaire* l'illustre bien : « Dans les conditions qui sont celle du totalitarisme, la terreur ne se contente pas de survivre à toute opposition politique témoignée à celui qui dirige, elle s'accroît après qu'une persécution particulièrement impitoyable a liquidé les ennemis réels et potentiels »³³. En tant que telle, la terreur comme essence du totalitarisme se prend elle-même pour sa propre fin, tandis que la violence liée au despotisme vise à atteindre une fin : elle n'est qu'un simple moyen, un simple instrument et prend fin une fois l'objectif atteint, c'est-à-dire avec la fin de toute opposition civile ou politique. La différence entre la terreur et la violence n'est donc pas seulement de degré, mais aussi et surtout de nature contrairement à ce qu'en pense Polin. Car si la violence dans une dictature, par exemple, vise à supprimer toute opposition au régime, « dans une situation totalitaire, la terreur est (...) indépendante de la réalité de l'opposition »³⁴.

Cette différence de nature entre d'une part, le totalitarisme et d'autre part, les régimes dictatorio-tyranniques se traduit à la fois comme une différence de forme, une différence structurelle, organisationnelle. La forme de la pyramide, notion centrale des sciences politiques, permet de comprendre cette différence technico-institutionnelle. Dans le domaine

des sciences politiques, en effet, les régimes dictatorio-tyranniques ont le plus souvent été perçus comme des régimes à forme pyramidale. La dictature aurait ainsi une forme pyramidale structurée de haut en bas où les strates successives sont censées avoir moins d'autorité au fur et à mesure que l'on s'éloigne de la strate supérieure qui, tournée vers le ciel, indique la provenance de son autorité. Tout comme la dictature, la tyrannie aussi à une forme pyramidale. Seulement à la différence de la dictature, les strates intermédiaires qui relient le sommet à la base sont inexistantes, remplacées par des baïonnettes. A l'opposé de cette forme pyramidale qui caractérise les dictatorio-tyranniques, la structure du système totalitaire est une « *structure en oignon* »³⁵. Ce passage tiré de *La crise de la culture* illustre cette opposition structurelle et institutionnelle entre le totalitarisme d'une part, et d'autre part, les régimes dictatorio-tyranniques : « *Par opposition à ces deux régimes, autoritaire et tyrannique, l'image adéquate du gouvernement et de l'organisation totalitaire me paraît être la structure de l'oignon, au centre duquel, dans une sorte d'espace vide, est situé le chef ; quoi qu'il fasse – qu'il intègre le corps politique comme dans une hiérarchie autoritaire, ou qu'il opprime ses sujets, comme un tyran –, il le fait de l'intérieur et non de l'extérieur ou du dessus* »³⁶. En définitive, l'interprétation arendtienne du totalitarisme, de toutes les interprétations visitées par Polin, est ce qui autorise le rejet de sa problématique, puisqu'elle méconnaît proprement une telle nature : la terreur, qu'elle confond au principe du totalitarisme, c'est-à-dire à l'idéologie.

2.- De la terreur à l'idéologie

D'emblée, l'idéologie apparaît comme une solution temporaire. Car l'idéal serait que la terreur, en tant que nature du totalitarisme, en soit tout à la fois le principe. « *Dans un régime totalitaire parfait, où tous les hommes sont devenus un homme, où toute action tend à l'accélération du mouvement de la Nature et de l'Histoire, où tout acte sans exception est l'exécution d'une sentence de mort que la Nature ou l'Histoire ont déjà prononcée, autrement dit, dans une situation où l'on peut complètement s'en remettre à la terreur pour donner au mouvement un caractère perpétuel, on n'aurait besoin d'aucun principe d'action séparé de son essence. Toutefois, tant que le pouvoir totalitaire n'a pas conquis la terre, tant que, grâce à la terreur et à son cercle de fer, il n'a pas réduit tout homme à l'état d'organe d'un seul genre humain, la terreur, dans sa double fonction d'essence du régime et de principe, non d'action, mais de mouvement, ne peut pleinement se réaliser* »³⁷. C'est ce qui explique l'usage d'un principe autre que la terreur, en l'occurrence l'idéologie.

Mais à proprement parler, l'idéologie n'est pas un principe ; il en est l'ersatz, car le totalitarisme « *n'a ni le besoin, ni, à vrai dire, l'usage d'un principe d'action, puisqu'elle veut précisément éliminer la faculté qu'a l'homme d'agir* »³⁸. Il a plutôt besoin d'une ligne de conduite, en tout cas, de tout le contraire d'un principe qui ferait agir le citoyen. Car dans un système politique où la terreur ne poursuit d'autre fin qu'elle-même, même la peur, qui peut sauver de la violence dictatoriale quand elle nous conseille de nous éloigner de toute entreprise politique, n'est d'aucun secours. Le totalitarisme a le besoin d'un principe qui empêche plutôt d'agir, qui élimine toute conviction parce que jugée préjudiciable au règne total et absolu. En définitive, « *ce dont la domination totalitaire a besoin, en guise de principe d'action, c'est d'une préparation des individus qui les destine à remplir aussi bien la fonction de bourreau que celle de victime. Or, cette double propédeutique, succédané du principe d'action, n'est autre que l'idéologie* »³⁹. Ainsi l'idéologie apparaît comme le principe et non la nature du totalitarisme chez Arendt. C'est un conditionnement dual orienté aussi bien vers la victime que vers le bourreau. Elle a pour fonction de faire admettre à la fois aux victimes la nécessité de leur mort et aux bourreaux la nécessité de leur crime. Cependant à bien observer, mieux que l'idéologie elle-même, ce qui, en dernière analyse, apparaît comme le principe du totalitarisme, c'est la logique inhérente à l'idée centrale de l'idéologie. Ainsi « *la préparation des victimes et des bourreaux que requiert le totalitarisme à la place du principe d'action de Montesquieu, n'est pas l'idéologie elle-même – le racisme ou le matérialisme dialectique – mais sa logique inhérente* »⁴⁰.

L'analyse arendtienne du totalitarisme, telle qu'exposée, confirme effectivement la première proposition de la position défendue, savoir qu'au moins une des différentes interprétations du phénomène totalitaire visitées par Polin, consacre la spécificité du totalitarisme par rapport aux autres formes de despotisme. Et cette essence du totalitarisme qui le distingue du despotisme sous toutes ses formes est la terreur. Dès lors, en posant la terreur comme nature du totalitarisme, Arendt convient du même coup que le totalitarisme peut être saisi en son essence, en tant que qu'objet des sciences socio-politiques.

B.- L'essence du totalitarisme et la méthode politico-sociale

La seconde proposition de la thèse défendue dans ce travail, savoir que le plan politico-social s'offre comme le paradigme adéquat de saisir de l'essence du totalitarisme, transparait dans la réponse arendtienne à la question sur la nature du totalitarisme. La réponse que donne Arendt de

la nature du totalitarisme n'a été possible que parce qu'Arendt s'est située sur le plan socio-politique. Elle reconnaît avoir mené son entreprise sur le totalitarisme « *avec le regard rétrospectif de l'historien et le zèle analytique du spécialiste des sciences politiques* »⁴¹. Aussi ne saurait-elle être tenue pour *idéocrate*⁴². Ce n'est pas sur ce plan que l'on peut la comprendre, mais sur le plan politico-social. Car l'essence du totalitarisme telle qu'elle la présente provient d'une analyse socio-politique des deux régimes reconnus, où seuls sont retenus les caractères communs à ces deux régimes, au-delà de leurs divergences avérées.

C'est peu ou prou ainsi que Laciné Sylla s'y est pris pour aboutir à la définition d'un modèle universel de démocratie. Contrairement à l'approche ethocentriste occidentale qui consiste à partir de la démocratie occidentale, en l'occurrence celle des Etats-Unis, de l'Angleterre ou de France, à en saisir les caractères et à les poser comme ceux auxquels doit se conformer toute démocratie, Laciné Sylla opta pour une étude comparée de diverses démocraties, universelle donc par son étendue, afin de voir si « *certaines conditions ou valeurs, certaines institutions ou principes dits démocratiques seraient permanents et communs à tous les régimes qui se définissent comme tels* »⁴³. Cette méthode comparatiste s'apparente à ce que Bachelard appelle le « *rationalisme appliqué* », c'est-à-dire le fait pour l'épistémologue de se tenir « *à la croisée des chemins (...) entre le réalisme et le rationalisme* »⁴⁴. Telle doit être, entre autres, la manière de se tenir de tout chercheur qui cherche à décrire, à expliquer et à prédire un fait social total. Au lieu donc de procéder à l'analyse séparée des deux totalitarismes au terme de laquelle on conclut à une opposition entre totalitarisme nazi et totalitarisme communiste en ce sens que celui-là aurait pour nature la terreur et pour principe l'idéologie, et celui-ci la planification comme nature et *principe*⁴⁵, c'est ensemble, en les croisant, que l'on peut parvenir à saisir les caractères propres au totalitarisme, en retenant ce qui est commun de ce croisement. C'est ainsi qu'il faut procéder pour construire un *modèle théorique*.

Bien entendu, cette méthode n'a nullement la prétention d'annihiler les différences entre les deux types de totalitarisme et ne le peut. Elle veut simplement saisir, au-delà de toutes ces différences qui les séparent l'un de l'autre, les traits communs qui les unissent et qui peuvent ainsi aider à saisir le totalitarisme comme un tout. Et en procédant ainsi, l'on aboutit logiquement à une autre conclusion que celle de Polin.

Faisons fi de la conclusion de Polin qui pose la différence entre le totalitarisme nazi et le communisme comme une différence entre terreur

et idéologie d'une part, et d'autre part, planification, et considérons les traits en eux-mêmes que Polin indique du nazisme et du communisme. Ce que l'on constate, c'est que le totalitarisme nazi n'est pas une tyrannie de parti ; il comporte une idéologie qui fait agir ses sujets ; il met l'économique au service de l'Etat et il est un régime de terreur policière. Le communisme aussi possède les mêmes traits que ceux énumérés pour le nazisme, auxquels il faut ajouter l'étatisation de l'économie. Mais la critique formulée par Polin à l'encontre de l'étatisation de l'économie de Friedrich Hayek garde toujours sa pertinence, qui veut que « le désir d'organiser la vie sociale selon un plan unifié... naît du désir du pouvoir » et non d'un désir purement économique⁴⁶. Ainsi si l'étatisation de l'économie apparaît comme insuffisante à expliquer le totalitarisme à cause de ce qu'en dernière analyse, c'est le désir du pouvoir, sa volonté de tout contrôler qui est en cause, d'où vient-il que subitement Polin la tienne pour le principe et le cœur du totalitarisme ? Il reste donc à chercher les caractères du totalitarisme dans la terreur et dans l'idéologie, et certainement à poser, comme le fit Arendt, celle-là comme la nature et celle-ci comme le principe du totalitarisme pris comme un tout.

CONCLUSION

À l'évidence, les deux raisons que Polin avance pour justifier la nouvelle conception qu'il propose de l'essence du totalitarisme s'avèrent erronées, c'est-à-dire à la fois confuse et approximative. Ce qui rend caduque sa théorie elle-même. Car si les raisons qui soutiennent une théorie et qui sont, par ce fait même, sa fondation, ses piliers, viennent à s'écrouler, aucune construction y prenant appui ne saurait subsister non plus. Cependant, il n'est point besoin de cet argument pour infirmer la validité de la conception polinienne du totalitarisme. Cette conception s'effrite pour ainsi dire d'elle-même. Comment cela saurait-il être autrement s'il n'y a de connaissance possible que portée sur ce qui « vit sous nos yeux » ?

S'il est en effet vrai que l'analyse d'un régime politique – totalitaire particulièrement - pour en saisir l'essence n'est possible qu'à condition que ce régime ne « *vive sous nos yeux* » ainsi que le prétend Polin, alors aucune connaissance de ce qu'est le totalitarisme n'est possible, vu que désormais, il serait difficile de taxer « le seul totalitarisme » qui vivait sous les yeux de Polin, d'être toujours un régime totalitaire. L'effondrement du mur de Berlin ne symbolise-t-il pas en effet la fin d'un tel règne en Russie bolchevique ? En tout cas, la Russie peut être tenue pour un régime dictatorial mais non totalitaire, et cette évolution, dans une

perspective purement arendtienne, remonte à la mort de Staline et à l'avènement de Kroutchev au pouvoir. Pour sortir de cette incongruité, il faut toujours avoir en mémoire que la connaissance et partant l'objet sur lequel elle peut porter ne sont pas liés par le temps.

NOTES

- 1 Polin (C.)- *Le totalitarisme*, Paris, P. U. F., 1982, p. 33.
- 2 Polin (C.), *Ibid.*, p. 99.
- 3 Polin (C.), *Ibid.*, p. 102.
- 4 Polin (C.), *Ibid.*, p. 116.
- 5 Polin (C.), *Ibid.*, p. 114.
- 6 Polin (C.), *Ibid.*, p. 117.
- 7 Polin (C.), *Ibid.*, p. 117.
- 8 Polin (C.), *Ibid.*, p. 27.
- 9 Polin (C.), *Ibid.*, p. 100.
- 10 Arendt (H.)- *Le système totalitaire*, Paris, Seuil, 1972, trad. de l'américain par Jean-Loup Bourget, Robert Davreu et Patrick Lévy, p. 215.
- 11 Polin (C.), *Op. cit.*, p. 103.
- 12 Polin (C.), *Ibid.*, p. 38.
- 13 Polin (C.), *Ibid.*, p. 101.
- 14 Polin (C.), *Ibid.*, p. 102.
- 15 Polin (C.), *Ibid.*, p. 101.
- 16 Polin (C.), *Ibid.*, p. 101.
- 17 Polin (C.), *Ibid.*, p. 98.
- 18 Polin (C.), *Ibid.*, pp. 77-98.
- 19 Horkheimer (M.), *Eclipse de la raison suivi de Raison et conservation de soi*, Paris, Payot, 1974, trad. Jacques Debouzy et Jacques Laize, p. 20.
- 20 Horkheimer (M.), *Ibid.*, p. 22.
- 21 Horkheimer (M.), *Ibid.*, p. 36.
- 22 Polin (C.), *Op. cit.*, p. 13.
- 23 Horkheimer (M.), *Op. cit.*, p. 36.
- 24 Platon, *La république*, Paris, Garnier – Flammarion, 1966, trad. Robert Baccou, Livre VII, 515b – 517b, p. 274-275.
- 25 Cot (J.-P.), Mounier (J.-P.), *Pour une sociologie politique*, Paris, Seuil, 1974, Tome I, p. 52-53.
- 26 Cot (J.-P.), Mounier (J.-P.), *Ibid.*, p. 32.
- 27 Cot (J.-P.), Mounier (J.-P.), *Ibid.*, p. 47.
- 28 Cot (J.-P.), Mounier (J.-P.), *Ibid.*, p. 43.
- 29 Vasseur (B.), « Relire Hannah Arendt aujourd'hui » in *Journal l'humanité*, rubrique politique, article paru dans l'édition du 7 janvier 1998.
- 30 Roviello (A.-M.), *Sens commun et modernité chez Hannah Arendt*, Paris, Ousia, 1987, p. 5.
- 31 Arendt (H.), *Le système totalitaire*, *Op. cit.*, p. 203.
- 32 Arendt (H.), *Ibid.*, p. 210.
- 33 Arendt (H.), *La nature du totalitarisme*, Paris, Payot, 1990, trad. Michelle-Irène B. de Launay, p. 106.
- 34 Arendt (H.), *Ibid.*, p. 103.
- 35 Arendt (H.), *Le système totalitaire*, *Op. cit.*, p. 142.

- 36 Arendt (H.), *La crise de la culture : huit exercices de pensée politique*, Paris, Gallimard, 1972, trad. de l'anglais sous la direction de Patrick Lévy « Folio / essais », n°113, p. 131.
- 37 Arendt (H.), *Le système totalitaire*, *Op. cit.*, p. 214.
- 38 Arendt (H.), *Ibid.*, p. 214.
- 39 Arendt (H.), *La nature du totalitarisme*, Paris, Payot, 1990, trad. de l'anglais par Michelle-Irène B. de Launay, p. 107.
- 40 Arendt (H.), *Op. cit.*, p. 222.
- 41 Arendt (H.), *Ibid.*, p. 7.
- 42 Polin (C.), *Op. cit.*, p. 22.
- 43 Sylla (Laciné).- *Existe-t-il un modèle universel de démocratie ?*, Abidjan, Les éditions du CERAP, 2006, p. 7.
- 44
- 45 Bachelard (G.), *Le rationalisme appliqué*, Paris, P. U. F., 1949, p. 8.
- 46 Polin (C.), *Op. cit.*, p. 22.

BIBLIOGRAPHIE

- Arendt (H.), *La crise de la culture : huit exercices de pensée politique*, Paris, Gallimard, 1972, trad. de l'anglais sous la direction de Patrick Lévy, « Folio / essais », N°113, 380 p.
- Arendt (H.), *La nature du totalitarisme*, Paris, Payot, 1990, trad. Michelle-Irène B. de Launay, « Bibliothèque philosophique », 182 p.
- Arendt (H.), *Le système totalitaire*, Paris, Seuil, 1972, trad. Jean-Loup Bourget, Robert Davreu et Patrick Lévy, « Points / politique », 313 p.
- Bachelard (G.), *Le rationalisme appliqué*, Paris, P. U. F., 1949.
- Cot (J.-P.) / Mounier (J.-P.), *Pour une sociologie politique* Paris, Seuil, 1974, Tome 1, 253 p.
- Horkheimer (M.), *Eclipse de la raison suivi de Raison et conservation de soi*, Paris, Payot, 1974, trad. Jacques Debouzy et Jacques Laize, « Critique de la politique », 237 p.
- Platon, *La république*, Paris, Garnier - Flammarion, 1966, trad. Baccou, 510 p.
- Polin (C.), *Le totalitarisme*, Paris, P. U. F, 1982, « Que sais-je ? », N°2041, 128 p.
- Roviello (A.-M.), *Sens commun et modernité chez Hannah Arendt*, Paris, Ousia, 1987, 240 p.
- Sylla (Laciné), *Existe-t-il un modèle universel de la démocratie ?*, Abidjan, Les éditions du CERAP, 2006, 107 p.
- Vasseur (B.), « Relire Hannah Arendt aujourd'hui » in *Journal l'humanité*, 7 janvier 1998.